

apériodique régulier

RÉCITS,
ANALYSES &
CRITIQUES

TIMULT

N°11

décembre
2020



IMAGINAIRES

Merci la nuit

page 4

**MANUFACTURE
DES UTOPIES**

page 42

Queer et matérialisme page 70

prix libre / prix libraire 3 €

MERCI LA NUIT

La nuit tombe lentement et le cœur bat plus vite. Je suis seul. La cellule transpire la souffrance, la tristesse, les rêves brisés. Je suis seul allongé sur ce lit fait de cailloux, d'arêtes, parfois de braises. C'est différent de tout ce que j'ai connu. Alors je guette la nuit. Pour chaque un d'entre nous, elle est une balade secrète, une liberté inconditionnelle et nous la remercions pour ce qu'elle nous offre d'indomptable, pour toute cette force qui ne tient pas entre quatre murs. Une nostalgie épuisante de liberté m'envahit. Merci la nuit.

Le jour, comme tous les jours, a été épuisant. Enchaînement de violence visible et invisible, passive et frontale, systémique, épistémique. Une négation de notre existence, de notre capacité à penser. Une violence aveugle, aberrante. Alors je l'attends de toutes mes forces, la nuit, pour revivre des soirées de réjouissance, de grandes fêtes et même des 31 à répétition, toutes les nuits. Merci.

Clac ! Clac ! Baam ! Neuf heures soir. C'est le décompte des prisonniers. Clac ! Clac, clac BAAM ! En fermant les portes blindées, ils font des bruits d'explosion. Ça déchire les tempes jusque dans les dents, une onde de métal froid quand ils rabattent le loquet le plus fort possible, comme

pour abîmer la tête exprès. CLAC BAAM ! Avec la lumière toujours allumée aveuglante. Et puis toujours éteinte sans fond. Sans jamais prévenir, à n'importe quelle heure, pour démolir exprès. Qui sont ces humains-là qui ont oublié la notion même d'humanité ? BAAM BAAM BAAAM ! Ils tapent sur je ne sais pas quoi, un mur, un bout de ferraille, les barreaux d'une porte quelque part. Ça se propage d'un mur à l'autre. C'est angoissant comme un cri dont on ne connaît pas la raison. Peut-être sans raison. Ils ont oublié que j'étais là. Ils ont oublié que leurs bruits circulaient à travers le béton comme la sève à travers l'arbre jusqu'à mon cœur et ma tête au point de me fendre le crâne en deux. Ils doivent croire que je ne suis rien. Rien de plus qu'un mur de plus, dans cette prison entièrement faite de murs. Rien de plus qu'un morceau de parpaing aggloméré, un mélange de béton avec du sable et des petits graviers, un ou deux fers qui me traversent et me maintiennent en place, un enduit de ciment d'à peine quelques millimètres, la peinture jaune pisse élastique et craquelée dessus. « Rien d'autre ?

– Non.

– Et la nuit ?

– Pas maintenant, pas cette fois, c'est trop dur.

– Vraiment ?

– Vraiment. On ne peut pas encaisser tant de violence de son vivant. Pour moi, c'est fini.

– Comment ça fini ? Tu es toujours vivant pourtant.

– Non. Je ne suis rien. Je suis le mur. Statique. Inerte.

– Mortel.

– Oui bah au moins les murs, ça ne ressent rien. Ça ne souffre pas. Ça n'a pas mal aux oreilles.

– Tu en es certain ?... On dit pourtant que les murs ont des oreilles...

– Pfffff, tu m'emmerdes.

– Bah pourquoi ?

– Moi, je cherche un chemin pour supporter ce bruit, une nuit de plus. Et toi, tu me casses la baraque.

– Je te casse la baraque ?

– Oui. Moi qui suis déjà privé de tout, je voudrais être mort et toi, tu me privas même de ça. Tu fous mon histoire de mur par terre. Et comment je survis à ça moi ? Dis-le moi.

– Bah... Si on casse les murs...

– Ha-ha. Mouais. Tu vas me dire qu'on pourrait s'évader.

– Et pourquoi pas ?

– Mais je n'en peux plus de toute cette violence.

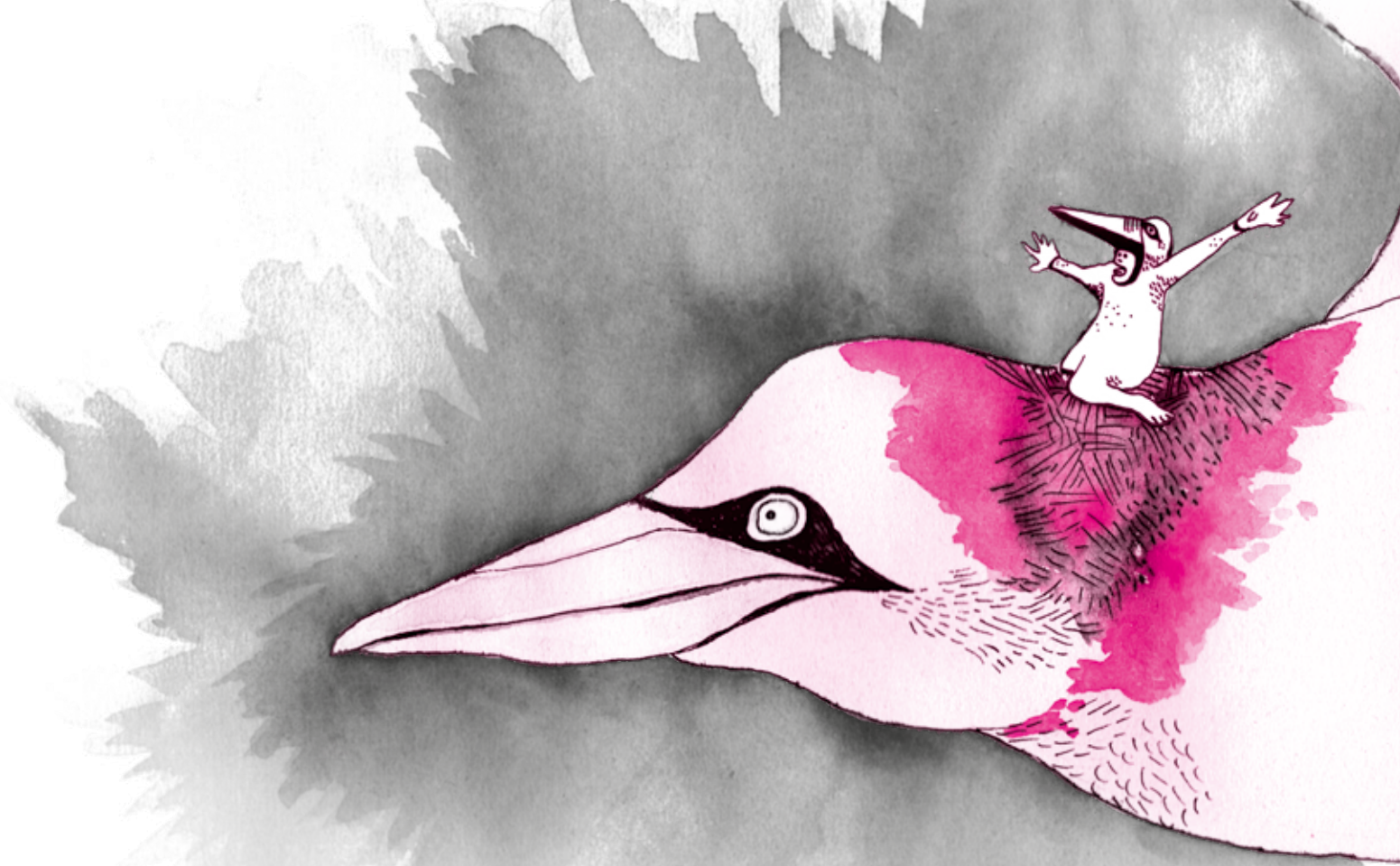
– Concentre-toi sur autre chose.

– Je ne peux pas.

– Mais si, regarde.

– Quoi ?

– Le mur. Reprends ton histoire de mur. Pour commencer. Plonge dans le mur, imagine, nage,



survole. Traverse le mur et va retrouver les rues, la forêt, la mer. Retraverse les frontières tel une flèche inarrêtable, tu l'as déjà fait, tu vas y arriver.

– Non. Pas cette fois. Je ne peux plus.

– Alors recommence, redeviens juste le mur.

– ...

– Essaie quand même.

– Ok...

– ... Tu sais quoi ?

– Je ne sais rien. Je suis le mur, je ne sais rien.

– Oui, mais tu sais quoi, le mur, il est vieux.

– Oui bah merci, ça je sais, je suis vieux. Ça fait quatre ans, un siècle, que je croupis dans cette taule. Y'a pas plus vieux que moi.

– Ce n'est pas ce que je voulais dire.

– Alors quoi ?

– Et bien le béton, quand il est vieux, il s'effrite, il se désintègre. Il fond.

– Ah ouais ?

– Il redevient poussière.

– Ah.

– Il suffit que tu vibres un peu. Tu absorbes les chocs qui se propagent, tous leurs Baam Baam Clac ! Tu les imprimes en toi, tu les fais passer par ton dos, ta nuque, ton squelette, voilà, comme ça. Tu amplifies doucement le tremblement... Tu vois, ça vient.

– Qu'est-ce qui vient ? »

Tout se met à fondre, à tomber sur soi-même, la taule se ratatine en un tas de poussière souple qu'il suffit d'enjamber pour attraper le regard des autres humains en train de s'évader. Et tout le monde ensemble, dans tous les sens, s'éparpille, vers la forêt, la mer et les rues. Je m'embarque à mon tour sans direction. Sans adresse notée sur un bout de papier, sans numéro de téléphone d'une amie d'ami d'amies.

Je ne sais pas où je vais dormir, ni si je passe quelques jours dans cette ville ou seulement la nuit.

« Où habitez-vous Monsieur ? Vous avez un endroit où aller ? »

Quand même, j'ai le droit de choisir. J'ai le droit de ne pas savoir où je vais et que ce ne soit pas un problème. Je suis un humain comme tout le monde. J'ai le droit de choisir de ne pas savoir où je vais.

« Où habitez-vous Monsieur ? Que faites-vous ici ? »

J'ai du mal à soutenir le regard du flic. Je ne réponds rien.

« Vous ne pouvez pas rester là Monsieur. »

Il n'est pas spécialement agressif, je n'ai pas encore trop peur mais il insiste : « Vous comprenez ce que je vous dis ? »

– ... La rue est à tout le monde... »



Ma voix est minuscule. Le flic secoue la tête. Je sens la nuit qui m'enveloppe et arrache la peau. Mais j'ai ma fierté d'humain, je veux continuer à marcher sans but. « Monsieur l'agent, je ne fais de mal à personne. Je me promène, c'est tout. »

Un frisson me parcourt parce que le flic a contracté sa mâchoire. Il lève les yeux au ciel, se frotte les mains, se gratte la gorge. Je ne sais pas quoi faire. Il me regarde dans les yeux.

Alors à mon tour, je le regarde dans les yeux. Il lève de nouveau les yeux au ciel. Je lève les yeux au ciel. Il hausse les sourcils. Je hausse mes sourcils. Il se frotte les mains et je me frotte les mains. J'ai un peu peur de l'énerver mais il se passe quelque chose. Je me re-racle la gorge et il se racle la gorge. Je tire sur mes manches à cause du froid et

il fait pareil. Alors j'essaie autre chose, je m'étire les bras vers le ciel en baillant et il fait exactement le même geste en miroir. Je dis alors en rigolant : « Ma parole Monsieur l'agent, je vous ai hypnotisé ! »

Et comme un robot, le flic me répond du tac au tac : « Ma parole Monsieur l'agent, je vous ai hypnotisé ! »

Et on éclate de rire tous les deux. Je sens la nuit qui nous enveloppe et arrache la peau. Mes yeux glissent depuis le trottoir jusqu'à la devanture d'un magasin, depuis un porche sombre jusqu'au lampadaire éblouissant. Mes yeux mangent tout ce qui surgit, les tables empilées à l'angle du bistrot, l'arbre en cage qui a trop grossi et expulse ses boursouflures entre chaque barreau, l'ombre d'un chat, le feu-rouge qui s'est mis à clignoter,

la musique qui s'échappe d'une fenêtre quelque part, le vent dans le ciel sombre. Je grave les sensations dans ma mémoire, pour les emmener avec moi et les revisiter plus tard, quand j'en aurai besoin. C'est mon cadeau. Je fais le plein, mais à toute vitesse, parce que maintenant, j'aimerais savoir où aller, au moins pour la nuit. Mais je n'ai rien d'autre que mon pull élimé dont les manches sont remontrées quand je me suis étiré. Pas une adresse sur un papier. Pas d'ami d'amies. Pas de direction. Je sens la nuit qui arrache la peau et regarde le flic dans le miroir. Je dois trouver l'inspiration, tenter n'importe quoi. J'aspire le froid et déclare avec précipitation : « Bon, c'est pas tout ça mais il faut que je file, on m'attend à la maison, moi. Merci pour tout et bonne soirée ! »

« la taule se ratatine »

Et hop je file, comme si c'était normal. Sans me retourner, sans courir. J'entends le flic qui répond « Au plaisir, bonne soirée à vous ! », comme si c'était normal, sans crier, sans me suivre. Je ne m'arrête surtout pas, je marche, je marche, je passe l'angle de la rue, je marche encore, j'accélère un peu le pas mais pas trop. Je file.

Merci la nuit.

Chaque'un. Chaque humain derrière une porte blindée, bien habillé, des vêtements vieux mais ajustés au mieux et bien propres, debout et impatient derrière une porte blindée, gris foncé et l'envie de la réduire en poussière. Chaque humain attend le moment de sortir et de croiser les autres dans le hall puis au patio, un espace plutôt petit pour le nombre d'humains qui s'y entasse mais c'est bien d'être entassés, très proches l'un de l'autre, de retrouver un ami.

Au milieu, une minuscule boutique pour acheter des petits trucs. Quand c'est ouvert. « Je ramène le café. Entre-temps, préparez la table de *parchis*. »

C'est une table dessinée sur un morceau de drap blanc avec de jolis motifs, comme des tatouages colorés, une œuvre d'art, un jeu aussi beau que ceux fabriqués en usine.

« Alors amigo, comment s'est passée ta nuit ? Tu as réussi à faire ta balade dans la ville, enfin disons, ta balade dans la vie ?

– Oui, je suis rentré tard... Il faisait froid mais la ville était tellement calme, j'ai marché jusqu'au matin... Et toi ? (rires étouffés)

– Oh moi, j'ai fumé un gros joint qui m'a fait passer toute

la nuit dehors aussi... Étonnant qu'on ne se soit pas croisés... » (rires étouffés, encore)

Et on essaie de profiter de ce souvenir merveilleux sur notre terrasse imaginaire, on unit nos forces pour créer ce fil invisible entre nos rêves, on sirote nos cafés brûlants, on évoque encore une fois nos droits bafoués par des responsables qui s'en moquent, on partage nos espoirs et nos cauchemars, on fusionne tout ce qu'on a de courage pour défendre une fois de plus ces droits, cette permission de trois jours dont ils n'ont aucune raison de nous priver.

« Sortir d'ici, trois jours... »

La permission de trois jours, j'y ai droit depuis longtemps. Une attente agaçante, fatigante, humiliante. J'ai le droit mais pas l'autorisation. Madame, Monsieur, tout le monde, j'ai le droit à cette sortie.

« Tu dois faire une formation. Il faut faire des efforts, montrer que tu es de bonne volonté.

– Mais Madame, après avoir passé les trois quarts de ma peine, j'ai le droit. Et jusqu'à maintenant, il ne se passe rien.

– C'est comme ça. Il faut être actif dans la prison, faire du bénévolat ou de la formation. »

Ces paroles m'étouffent de violence, je dois faire cesser la discussion, retourner prendre l'air dans le patio avec les copains. Formation forcée, mise en place juste quand ils ont besoin de faire des travaux dans la taule. Et chaque fois, réussite totale de la Direction : fin des travaux sans avoir dépensé un centime.

« Alors bref, j'ai parlé avec "l'assistante sociale", entre guillemets, et j'ai senti la haine.

– Oh mon ami, tu te fatigues pour rien. »

Les prisonniers de droit commun, ils ont pourtant la permission, après avoir passé un quart de leur peine. Nous autres, les migrants, les Basques, tous ceux qu'ils veulent punir, ils nous imposent d'attendre trois quarts de notre peine et même avec ça, ils trouvent encore des raisons de nous retenir...

« Ils inventent toujours de nouveaux obstacles pour nous priver de ces trois jours de liberté.

– Mais mon ami, on ne doit pas baisser les bras. On a droit à cette



sortie. Et eux, c'est exactement ce qu'ils cherchent, qu'on se laisse abattre, au lieu de tenir debout pour nos droits...

– Ah tu sais, amigo, j'en ai tellement marre d'être enfermé...

– Dis-moi, amigo, si tu finis par leur arracher l'autorisation, à ces oppresseurs, tu retourneras à la prison, au bout des trois jours ?

– Chut-chh-chhut... Sans doute. Oui... »

Sans hésitation. On se regarde. Un grand NON avec les yeux.

« Et toi ? »

Non plus.

« Chh-chh-chh. »

Le doigt sur la bouche fermée. Moi non plus. Dès que je mets le pied dehors, je me transforme en oiseau qui survole les villes sans jamais se fatiguer. Et je ne reviens jamais. Jamais.

On arrête là. Avec des pensées pareilles, on pourrait se retrouver en isolement pour un bon bout de temps. Allez, on rejoint les autres, les joueurs de *parchis* ont l'air bien chauds. Et il nous reste peu de temps avant le retour en cellule.

« Faut profiter au maximum. »

Les jours passent, tous semblables, le même esprit plein d'énergie pour toutes les nuits, le même esprit plein d'énergie pour le grand jour.

**« un air si
différent, plein
d'oxygène et
de vie »**

Et hop, un matin, nos noms à tous les deux, amigo et amigo, sont marqués sur la liste du courrier. Nous avançons vers le bureau des gardiens, nos pas traînent les doutes, la crainte, les espoirs. Alors c'est la grande surprise. Un sourire immense parcourt mes veines, comme l'eau parcourt le ruisseau et lui donne une nouvelle vie. La sortie est sur le point de devenir réalité, pour nous deux, le même jour. Les amis nous félicitent, ils félicitent le ciel et l'air et le vent, ils félicitent la nuit. Merci.

Et le grand jour arrive. Je passe toutes mes affaires à un ami en lui faisant comprendre que je ne reviens pas. Je les ai dissimulées dans des sacs poubelles pour lui transmettre petit à petit, parce qu'il y a des caméras partout et qu'il est impossible de transporter tout ça nu devant les yeux des gardiens.

« Amigo, s'il te plaît, j'ai une montre à réparer dehors.

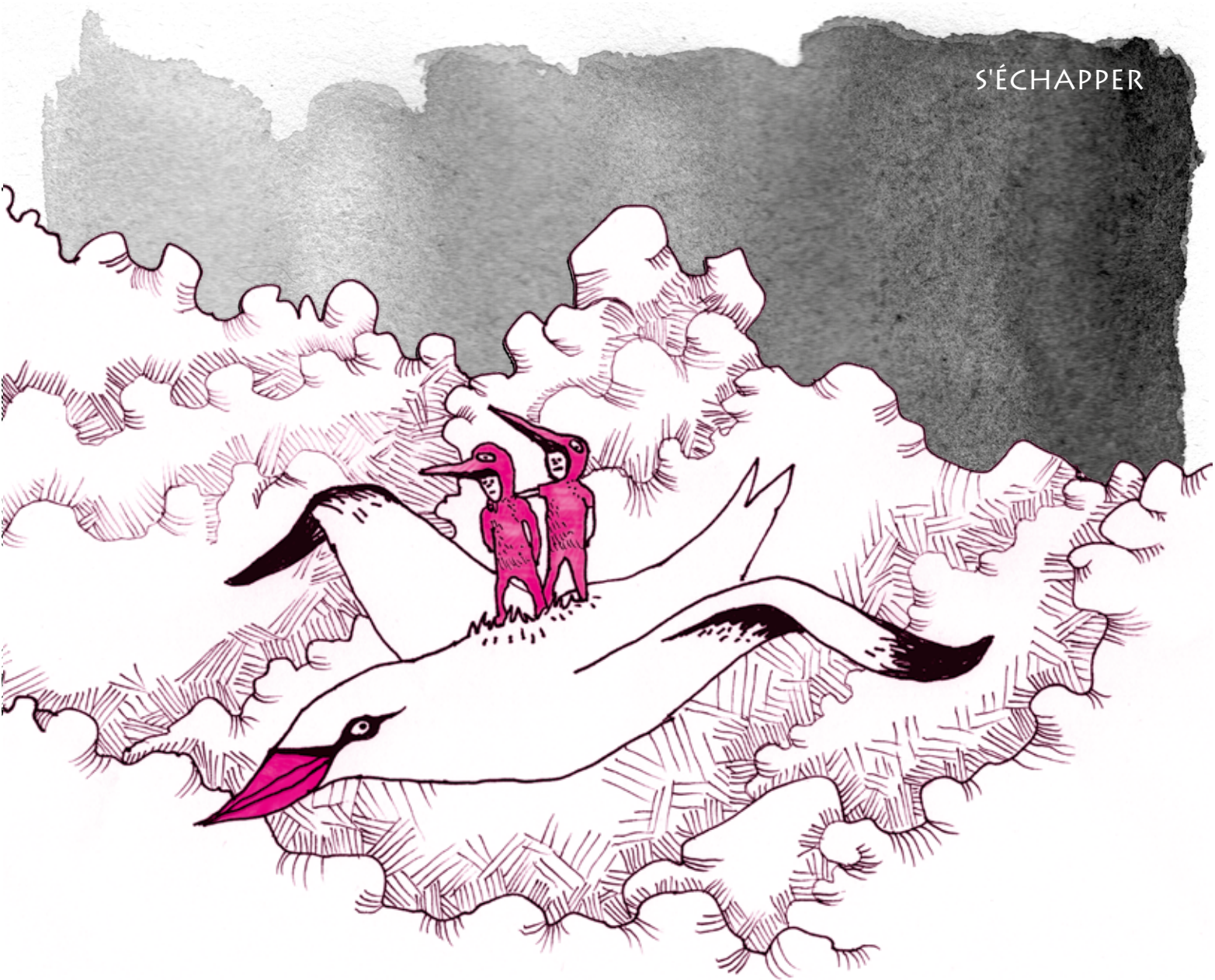
– Je suis désolé mon ami, ça ne sera pas possible. »

Chaque'un a une petite demande à me faire mais chaque fois, je donne la même réponse, avec un déchirement insupportable de ne pas pouvoir rendre ce service au camarade. Mais je ne reviens pas et je ne veux pas les trahir. Ils pensent que je suis égoïste, je sors trois jours et je ne peux pas faire une petite course pour eux. Je ne peux pas leur dire que je ne reviens pas.

Nous avançons, nos pas sont fermes cette fois, ils savent où aller, ils passent les portes et les grilles, le cœur voudrait sortir de nos poitrines, quel moment plein de joie et de tristesse, nous

qui laissons derrière tous ces humains. Ils méritent autant que nous de déguster cet air que nous commençons à sentir à l'approche de la porte principale, un air si différent, plein d'oxygène et de vie. Ça s'ouvre sans un bruit, lentement et quelqu'un nous attend de l'autre côté. Quelqu'un qu'on ne connaît pas ou que l'on connaissait avant et qu'on a oublié. Quelqu'un qui nous paraît si familier quand nous passons enfin la grande porte, oui, maintenant qu'il est plus visible et plus proche, oui, ce quelqu'un, c'est la Liberté. Elle nous félicite en nous prenant dans ses bras infinis et chaleureux. Un tourbillon. Nos jambes sont euphoriques et nos yeux observent. Des gens passent à côté de nous. Ils longent la prison sans jeter un œil aux murs gris, sans s'arrêter une seconde pour réaliser qu'il y a du monde à l'intérieur. Comme si cet endroit n'était pas un bâtiment rempli d'humains mais un bloc de béton plein, un monument sans vie, sans intérêt, pour personne.

Pendant deux jours, nous parcourons les rues et les boulevards, nous survolons chaque mètre carré de cette ville comme des aigles qui auraient récupéré leurs ailes. Et nous retrouvons ces lieux que nous connaissons si bien pour les avoir visités nuit après nuit par l'imagination. Le troisième jour est le dernier de ces moments merveilleux, si vite passés, si intenses et précipités. La Liberté pourtant longtemps oubliée a retissé son nid en nous-mêmes, elle s'est lovée dans notre affection en quelques heures à peine, comme si elle ne nous avait jamais quittés, source de vie.



« Dis-moi, Hash, que penses-tu de cette bière ?

– Elle a un goût... spécial... Le goût...

– Attends Hash, laisse-moi le dire : le goût de la Liberté !

– Oui mon ami, c'est ça, exactement. Santé.

– Santé ! »

Bhé a les yeux lumineux du rapace. Ses plumes sont fines et brillantes, d'un brun sombre. Il serre et desserre ses doigts noueux en direction des nuages, il agrippe la branche qui passe et se tend comme s'il allait s'élancer vers les hauteurs. Aujourd'hui est le dernier jour. « Bhé, tu as appelé ton contact à Bilbao ?

– Oui amigo, tout est arrangé.

– Ce soir, on prend la route vers Bilbao...

– Si on ne se fait pas contrôler.

– Ne t'inquiète pas amigo, on va y arriver. On a arraché notre liberté à ceux qui nous l'avaient arrachée, comme le froid, comme la nuit. On prend tous les droits, on fonce, on ne se retourne pas.

– Santé amigo !

– Santé... Mais tu es prêt ? Il nous faut vraiment être prêts maintenant, nous prenons la route dans si peu de temps...

– Ah la Liberté ! Mon ruisseau de vie ! Mon cœur, mon air, mes ailes ! Je n'arrive pas à le croire Hash, après toutes ces années ! Santé !

– Santé pour la Liberté.

– Pour la Liberté ! »

« Bonsoir, nous arrivons à Bilbao dans cinq minutes, veillez à ne rien oublier à bord... » Les amis d'amies d'amis sont déjà là, à la gare. Je me dis « Wouaho, quelle fidélité ! » Si heureux qu'ils soient là à temps et même en avance, pour ne pas nous laisser attendre. Même une minute, ce serait déjà trop risquer. Et une demi-heure plus tard, nous nous trouvons dans leur maison et nous passons deux semaines dans leur ville si accueillante, nous nous faisons encore d'autres amis. Et l'un d'eux s'appelle Aime. Sa voix est douce. Il me

demande : « Hash, tu reprends la route aujourd'hui alors ? »

- Oui.
- Vers la Belgique ?
- Avec Bhé. Nous poursuivons la route ensemble, plus loin au nord.
- Tiens Hash, prends-les, prends toutes ces copies.
- Aime, c'est quoi tout ça ?
- Mes papiers. Ils sont suspendus parce que je n'ai plus de boulot. Qu'est-ce que j'y peux, moi, s'il n'y a plus de boulot ? Alors ils ne sont plus vraiment valables mais... c'est mieux que rien, ça va marcher ! »

Et on sait bien qu'on ne se reverra jamais, peut-être, alors ce sont de grands adieux.

Bhé et moi. Chacun assis, loin l'un de l'autre à l'arrière du bus, les fauteuils sont recouverts d'un velours gris, usé. L'air climatisé nous glace un peu. Chacun avec une dizaine de copies sur lui, sans savoir lesquelles correspondent à quelle démarche, quel procès, quelle autorisation, quelle preuve tangible de nos identités. Ignorants nous sommes, nous avons décidé de jouer les ignorants. La route défile, les montagnes gris velours, le jour chaud dehors. Mes yeux sont rivés sur le paysage, mon corps traverse la vitre et parcourt la prairie, les ailes déployées, vibrant dans l'air d'été, sifflements de bonheur encore et encore

**« liberté
arrachée
aux dents
du monstre »**

arrachés. Chaque instant est une liberté gagnée alors je bouche mes oreilles à ce qui suit. La sirène des douaniers nous harcèle un long moment puis le bus se plie à l'interjonction. Ignorants nous sommes. « Vos papiers s'il vous plaît. »

Il fouille le sac affamé, silencieux. Nous, piteux oiseaux recroquevillés dans nos sièges de velours, regards innocents, presque d'enfants. Le douanier trouve la dizaine de papiers de l'un, puis de l'autre, vingt et trente papiers et plus encore, une forêt de papiers qu'il brandit au dessus des têtes calmes. « C'est quoi ça ? »

Interrogatoire à nos places, sans même nous faire descendre sur le parking, il fait trop chaud, l'air climatisé du bus est un refuge. Et nous, petits moineaux qui ne comprenons pas le français, nous piaillons en espagnol, gentiment en souriant, sans nous retourner amigo, maigres oisillons sans mauvaise intention. Ils se regroupent autour des copies pour résoudre le mystère comme s'ils croyaient à la magie. Ils ne cherchent personne pour la traduction, il fait trop chaud, ils s'en fichent ou ils n'ont pas le temps. Nous étions mal barrés et ils nous laissent filer, sans raison, peut-être la chaleur, peut-être la magie.

« Tenez Monsieur, et bon voyage ! » Une moitié de sourire d'un visage à l'autre, les vibrations de la route, on se retient, j'ai envie de rire jusqu'à en mourir, à grands éclats. Liberté arrachée une fois de plus aux dents du monstre. Nos corps une seconde capturés dans une mâchoire géante et envolés la seconde suivante. La magie contracte et dilate le temps, un mélange de tension

et de joie, nous voyageons à la vitesse de cette étrange méditation, nous remontons la prairie dans le sillage du bus et arrivons à destination : gare routière de Belgique, dans dix minutes.

« Amigo, on y est. Le centre de l'Europe. Le cœur des droits de l'Homme. »

– Ah mon ami, ça va être difficile encore.

– Je sais bien. Mais arriver ici, c'est déjà quelque chose.

– Oui. »

On se donne un grand câlin pour cette réussite. Il pleut.

On sait ce qui nous attend mais on ne le sait pas. On se doute. Avec tout ce que nous avons traversé, les douanes, la prison, la mort administrative et judiciaire qui font le quotidien des personnes migrantes, on se doute de la suite : l'air est partout le même sur ce continent. Mais on espère. On a été obligé de se battre pour survivre. On est bien obligé d'espérer pour continuer. Au fond de nous, on est déjà déçu. Les belles valeurs de ces pays ne sont qu'un peu d'encre sur des papiers classés aux archives, on le sait. Mais on ne peut pas se retrouver sans rien. Alors on avale le paradoxe, on digère la contradiction, on garde encore un peu notre imaginaire enchanté de l'Europe humaniste, elle va nous laisser vivre, travailler et construire notre joie, un quotidien pareil aux autres.

« Hash, j'ai ma sœur ici, à Bruxelles. Je vais lui rendre visite et voir si elle peut nous prendre tous les deux chez elle. »

– Tu sais Béh, ce qui compte le plus pour moi, c'est la liberté. Que je sois dans la rue ou à l'abri, ça m'est égal...

– Ne dis pas n'importe quoi. Il pleut, il fait froid.

– Je voulais juste dire que si ta sœur ne peut pas m'accueillir, ce n'est pas grave : nous resterons en contact, nous traînerons ensemble.

– Pas question ! Si tu ne viens pas avec moi, je n'y vais pas non plus.

– Écoute Béh, va voir ta sœur, discute avec elle de ce qui est possible et puis, toi et moi, on en reparle après.

– Soit on va tous les deux chez elle, soit on habite les rues ensemble. On voit après.

– Ça marche.

– Mais sois prudent Hash.

– Toi aussi, sois prudent mon ami.»

Nous nous donnons rendez-vous au même endroit en fin de journée, vingt heures soir devant le café. Moi je n'ai qu'un seul désir : bouger et bouger, m'imprégner de chaque rue, de chaque place. Je marche et passe à côté des gens,

je les écoute discrètement, je m'assoie incognito pour mieux entendre leurs accents, leurs tournures de phrases étranges. Puis je marche à nouveau, je vais partout et soudain, il y a là-bas un spectacle libre, une performance gratuite sur le trottoir, je me rapproche et c'est magnifique, des acrobates aux numéros incroyables, je les observe longtemps... L'heure de notre rendez-vous approche, je dois y aller mais ce n'est pas le bon boulevard, j'ai dû passer de l'autre côté, et celui-ci non plus, le temps passe vite, je cherche et je cours, la confusion me brûle les yeux, je ne reconnais plus rien.

Pendant deux jours, j'ai cherché et cherché encore ce café sans jamais le retrouver. Je n'ai jamais recroisé Béh.

Si j'avais pu ouvrir à nouveau mes ailes, me retrouver entre ciel et terre, j'aurais reconnu la ville d'en haut, retrouvé le fil tressé de nos libertés emmêlées filant dans les rues et je t'aurais retrouvé, Béh. Le temps ne se serait pas figé en cascade gelée. Tout seul, fâché contre moi-même, fâché contre toi Béh, fâché contre la politique migratoire. Tout seul dans cette chambre avec quatre portes et aucun mur mais étouffante comme la prison. Tout seul à courir longtemps dans les rues, parlant seul avec moi-même, traversant des pays dans un sens et dans l'autre des années, dormant sur des cartons, chez des amies d'amies d'amis, partageant mon quotidien avec moi-même et avec la nuit, vas-y courage, continue la vie.

KRAUDHAM

